

MICHEL ARBOUX

Notice lue par EUGÈNE TOZZA

En Sorbonne, novembre 1905... Serrés à ne point pouvoir remuer, nous assistons au cours de latin d'un professeur élégant, disert et gendre d'archevêque. L'aimable homme fabrique, avec du Voltaire ou du Montaigne du Cicéron de confection. Résignés, nous cueillons la manne humaniste. J'ai remarqué un jeune étudiant qui, à n'en pas douter, est un bachelier de la dernière couvée. Il est mince, presque fluët, souple. Son visage, qu'illumine le regard sondeur de deux yeux marron, est barré d'une bouche qui, sérieuse au repos, se détend volontiers en un large sourire. L'ensemble du personnage offre quelque chose d'attirant, d'un peu tourmenté, disons d'un peu florentin. Nous faisons connaissance et nous devenons bientôt deux amis.

Il se nomme Michel Arboux. Il est fils de l'excellent pasteur aumônier des prisons de Paris. Il prépare de front sa première année de Droit et sa licence ès-lettres, mention histoire. Sous la direction lointaine et exclusivement théorique d'un de ces Messieurs de la Sorbonne, il compose un mémoire sur « l'Orientalisme de Delacroix ». Le choix de ce sujet nous révèle d'ores et déjà l'amour passionné de Michel Arboux pour l'art, la lumière, le soleil. Du côté paternel il est Méridional et, par conséquent, épris de beauté plastique. Moqueur sans méchanceté, caustique sans âpreté, il apparaît bien comme descendant, du côté maternel, d'une lignée alsacienne. On changera plutôt le cœur de place... la caboche également. Il semble qu'il ait le goût de la contradiction. Ne nous y trompons pas et comprenons-le bien, Nous vivons à une époque où les idéologies sont en plein écroulement. Il y a belle lurette que, pour parler comme Péguy, toute politique a tué toute mystique. Où donc trouverait-il des croyances et des maîtres, celui qui ne se paye pas de mots ? Aussi son ironie s'exercera-t-elle même sur ceux qu'il admire et notamment sur cet écrivain subtil qui, passé la quarantaine, se détourna de la culture de son « moi » pour reprendre chaque dimanche Strasbourg en effigie, laissant à la génération suivante le soin de le reconquérir effectivement.

Michel abhorre le cabotinage. L'ironie n'est pas toujours le jeu d'un esprit négateur, superficiel ou malicieux. Chez les délicats et les sensibles, elle est un bouclier. Michel Arboux se défend. Ceux qui ont eu le privilège de l'aimer et d'être aimés de lui, savent qu'il est un sensible. A qui le connaît bien, son visage est parfois empreint d'une gravité dont s'accommode mal sa jeunesse. Comme dit un poète du Mystère et de l'Inexprimable, « il a le visage grave et amical de ceux qui ne vivront pas longtemps. »

Continuons la cueille des souvenirs capables de fixer une image exacte de Michel Arboux. Je nous revois, un certain jour de mai 1906, mêlés à un groupe de nos cama-

rades, écoutant, dans un compartiment de troisième classe, le professeur de géographie qui, le bras dressé vers la campagne, nous initie aux mystères géologiques du plateau de Bray. Nous sommes entourés de naturels du pays qui reviennent du marché. Les « coin-coin » des canards de nos compagnons de voyage scandent la leçon. Et cela, faut-il le dire ? nous amuse plus que les savants aperçus du professeur. Mais somme-nous venus ici pour travailler ? Et le soir, à Gisors, nous retrouvons notre professeur d'histoire du Moyen Age. L'excellent homme sourit de ce sourire qui est le privilège des enfants et des hommes très bons et très sages. Un peu de mélancolie voile cependant le regard de ses yeux bleus. Il nous confesserait volontiers sa nostalgie d'une flèche qui émerge de la masse verte des Vosges pour se mirer dans le Rhin. Peut-être aussi Christian Pfister pressent-il que de ses chers élèves qui sont là, beaucoup sont voués à périr bientôt dans une guerre atroce et qu'il devra à leur sacrifice d'être un jour recteur de l'Université de Strasbourg.

Le temps passe. Michel Arboux, licencié en droit et licencié ès-lettres, entre en 1908 au Barreau, sous les auspices de notre camarade Paul de Fallois. Notre amitié s'est de plus en plus renforcée et j'en éprouve toute la force lors d'une grande épreuve où Michel m'en prodigue le baume apaisant.

Dans la nuit du 31 décembre 1913 au 1^{er} janvier 1914, un réveillon nous réunit chez lui. Ce réveillon, c'est une réplique du dernier banquet des Girondins, car un de nous au moins est voué à une mort prochaine. Un soir de juillet 1914, je rencontre Michel Arboux près de sa demeure, assez tard dans la soirée. Nous montons chez lui et tout en sirotant des liqueurs nous parlons de notre avenir. Nous ne savons pas... Qui donc oserait prévoir ? Nous ne nous sommes jamais revus et, un jour d'octobre, en ouvrant un journal, j'aperçus dans la liste de ceux qui sont tombés au combat, le nom du sous-lieutenant Michel Arboux.

Il est tombé au Godat, près de Reims, dans la nuit du 25 au 26 septembre 1914, en ramenant, pour la troisième fois, sa section à la charge, pour repousser une attaque ennemie. J'ai songé souvent avec angoisse à l'agonie possible de Michel Arboux, dans la nuit, seul, sans la lumière d'une amitié présente. On croit cependant qu'il n'a pas souffert. Je ne sais s'il a obtenu la croix de la Légion d'honneur que nous voyons parfois briller sur des poitrines inattendues. A-t-il la croix de Guerre ? A coup sûr, il n'a pas de croix de bois... La terre de Champagne a bu son sang, s'est assimilé sa chair...

Un jour de printemps 1919, j'ai rendu visite à son père. Le vénérable pasteur était déjà quasi mourant. Dans la pièce où je fus reçu, j'ai contemplé un portrait : celui du sous-lieutenant Michel Arboux.

Des économistes d'un certain âge, et par définition éminents, ont bien voulu déclarer que, s'il eût vécu plus longtemps, notre camarade eût épousé leurs idées, leurs vieilles idées. N'acceptons que sous bénéfice d'inventaire de tels hommages, que Michel Arboux eût accueillis avec un large éclat de rire. N'acceptons pas qu'on nous vante, même à tort, de vouloir placer nos pieds meurtris dans les ornières chères à ceux qui se complaisent encore à chanter l'hymne chevroté aux routines meurtrières... et cela sous le signe du chien crevé. Michel Arboux, s'il eût vécu, se serait révélé épris d'action. Il eût été de ceux qui, demain, quand la génération martyre — celle qui tint superbement la solennelle promesse de Péguy que nous serions grands — se réveillera, eussent, par un labeur acharné, enthousiaste et méthodique, travaillé à effacer du visage meurtri de la France, les traces de larmes et les rides de douleur, et à construire un monde nouveau, répudiant enfin l'exemple de Caïn.